



La vie rurale vers 1800

Albert Tessier, M.S.R.C.

Numéro 10, 1945

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080182ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080182ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tessier, A. (1945). La vie rurale vers 1800. *Les Cahiers des Dix*, (10), 169–189.
<https://doi.org/10.7202/1080182ar>

La vie rurale vers 1800

Par l'abbé ALBERT TESSIER, M.S.R.C.

Au début du XIXe siècle, plus des neuf-dixièmes des Canadiens — dont le nombre dépassait alors 450,000, — vivaient à la campagne.

A l'exception des anciennes terres d'Acadie et du Saint-Laurent moyen, les régions habitées gardaient un aspect primitif. La forêt, agrippée au sol depuis des millénaires, ne reculait que lentement devant les faiseurs de terre neuve. Les souches têtues hérissaient les éclaircies où s'élevaient les cabanes de bois rond et les petites demeures de pièces équarries. Au Nouveau-Brunswick et dans le Haut-Canada surtout, l'occupation humaine dépassait à peine le stage des premiers défrichements.

Le Bas-Canada bénéficiait d'une plus grande évolution. La plupart de ses 250,000 habitants jouissaient d'une aisance convenable. Sur les terres défrichées depuis un siècle ou plus, ils menaient une existence calme, accordée au rythme lent de la nature. Sauf les 35,000 urbains des villes de Québec, Trois-Rivières et Montréal, la population du Bas-Canada se répartissait dans les paroisses établies sur les deux rives du fleuve, de Châteauguay à Rimouski. Quelques milliers d'hommes se livraient à la pêche, à la traite des fourrures, aux courses lointaines ou aux travaux forestiers.

Evoquons le calme visage de notre province à son âge d'or. Afin de prendre une bonne vue d'ensemble, empruntons la route fluviale. A distance, du pont d'un voilier, le spectacle des rives couvertes d'un souriant chapelet de maisons claires retient l'attention. Les défauts de détail se perdent dans l'ensemble. La blancheur éblouissante des maisonnettes badigeonnées de chaux met dans l'air une vibration lumineuse qui égaye le regard. Le long défilé des habitations sages, le silence et l'immobilité de la nature engourdie de soleil, donnent une

impression de *sécurité sereine, de bonheur paisible*. Des croix du chemin, des clochers d'église, des silhouettes de moulins à vent, brisent la monotonie des milliers de petites taches blanches piquées comme des ruches tout le long des côtes.

Les voyageurs qui ont parcouru notre province à cette époque ont noté avec ferveur leurs impressions de route. Demandons à Isaac Weld, promeneur à l'oeil éveillé, d'évoquer pour nous les aspects principaux de notre province vue du fleuve. Weld vint au pays en 1795. Il y demeura jusqu'en 1797. Ses remarques offrent souvent la précision d'un document photographique :

« Depuis Montréal jusqu'à la ville des Trois-Rivières. située à environ quatre lieues au-dessous du lac Saint-Pierre, les deux rives du fleuve sont très basses; mais ici, elles commencent à s'élever et, jusqu'à Québec, celle du sud-ouest particulièrement, devient de plus en plus escarpée . . . En général, rien de plus varié, de plus agréable et souvent de plus majestueux que les points de vue que présente ce superbe fleuve, dans un cours de plusieurs centaines de milles, au travers d'un pays où toutes les richesses de la nature sont répandues avec profusion, et où l'oeil, après avoir parcouru des montagnes élevées et des forêts d'une étendue immense, se repose agréablement sur des plaines cultivées, des vergers délicieux, pour retrouver encore des bois, des montagnes et des plaines. Mais ce qui attire plus particulièrement l'attention, c'est l'heureuse situation des villes et des villages, répandus sur les deux rives du fleuve. Presque tous les établissements du Bas-Canada sont situés tout à fait sur les bords des rivières, et c'est ce qui donne au fleuve Saint-Laurent et aux rivières du Canada un aspect plus riant et un air de vie que n'ont pas celles des Etats-Unis d'Amérique. Les bords de la rivière d'Hudson, qui sont mieux cultivés que ceux des autres rivières de ce pays, ont un air sauvage et désert, en comparaison des bords riants du fleuve Saint-Laurent. Jusqu'à plusieurs lieues au-dessous de Montréal, les habitations sont si pressées qu'elles ont l'air de ne former qu'un même village. Toutes les maisons ont de loin une apparence de propreté qui flatte la vue, et

dans chaque village, quelque peu considérable qu'il soit, l'on trouve une église, toujours très bien entretenue, et ordinairement surmontée d'un clocher couvert, suivant l'usage du pays, avec des feuilles de fer blanc, disposées de manière qu'elles ne soient jamais attaquées par la rouille. C'est un tableau charmant et impossible à décrire, que celui d'un village qui se développe aux regards à mesure que l'on double une pointe de terre boisée, dont les maisons paraissent suspendues sur le fleuve, et dont les clochers étincelants réfléchissent au travers des arbres, interposés entre eux et les voyageurs, les rayons du soleil couchant. Ce spectacle se répète de lieue en lieue et quelquefois plus souvent. »

Cette contemplation à distance donne le désir d'aller voir de plus près les villages laurentiens. Prenons la route de terre, cette fois. Elle flâne comme à plaisir et décrit des courbes paresseuses pour éviter les accidents de terrain et respecter l'alignement capricieux des demeures.

Les groupements populeux, tels que nous les voyons aujourd'hui au coeur des paroisses, demeuraient l'infime exception vers 1800. La profession fort courue de rentier, — notre chevalerie de la pipe et de la chaise berçante, — n'existait encore qu'à l'état embryonnaire. Les villages se trouvaient ainsi privés de leur principale source de recrutement. Aussi, les églises ne s'entouraient-elles d'ordinaire que d'une maigre couronne de résidences, à peine plus soignées que les maisons rustiques des paysans. Là vivaient le curé, le seigneur, un notaire ou un médecin pour les bourgs les plus importants, un fonctionnaire parfois, un marchand, un aubergiste et quelques artisans. La population s'éparpillait dans les rangs, sur les fermes rectangulaires disposées par bandes parallèles. Les concessions du bord de l'eau se peuplaient toujours les premières.

Pour ressusciter la physionomie d'une paroisse de l'époque, recourons aux détails que Jacques Viger nous fournit sur Boucherville, en 1811. Cette paroisse, beaucoup plus largement pourvue que la moyenne, donnera évidemment une image-type qui ne peut s'appli-

quer à tous les groupements paroissiaux. Mais, en opérant les transpositions voulues, on aura quand même un point de départ très convenable pour reconstituer le visage du vieux Québec.

Boucherville possède un village assez imposant: 91 maisons, dont 25 de pierre. Quelques rentiers de l'ancienne noblesse y ont élu domicile et forment une société aux allures aristocratiques, d'un ton un peu désuet, mais pleine de dignité et de saveur. Curé, notables, négociants, aubergistes, hommes de métier, officiers à la retraite, constituent une population villageoise de 580 âmes, sur 2,300 pour l'ensemble de la paroisse. Même pour cette localité d'exception, qui ne cache pas ses prétentions au titre de petite ville de province, les agriculteurs dépassent donc le pourcentage respectable de 75%.

Les artisans groupés au village se répartissent comme suit: 6 forgerons, 5 tisserands, 2 tonneliers, 8 menuisiers, 1 horloger, 5 bouchers, 1 charron, 2 maçons, 2 boulangers, 6 cordonniers, dont un, observe en souriant Viger, cumule les fonctions de sellier, de charpentier et de hiberon émérite. Ajoutez à cette collection 6 marchands et 3 aubergistes, et vous aurez à peu près l'ensemble des organismes complémentaires de l'industrie domestique, toujours fort en honneur dans tous les foyers, mais incapable de répondre aux exigences des 1700 terriens modernisés de Boucherville. Des moulins à eau servent à moudre le grain et à scier le bois de service, tant pour l'usage local que pour l'exportation. Plus favorisé que d'autres, le village de Boucherville possède un couvent des Dames de la Congrégation. Cinquante-quatre jeunes filles le fréquentent, dont 30 pensionnaires qui paient \$40 par année. Enfin, la vie religieuse reçoit le stimulant de deux associations pieuses: la Congrégation de la Sainte-Famille et la Confrérie du Sacré-Coeur.

Boucherville fournit un modèle presque parfait de la cellule paroissiale imaginée par le génial intendant Talon. Dès le début de son administration, l'homme de confiance de Louis XIV et de Colbert s'était fixé un programme: amener les colons à se suffire à eux-mêmes par l'utilisation rationnelle de la forêt, de la terre et des bêtes. Pour

atteindre ce but, il popularisa les cultures de base, stimula l'élevage, établit partout l'industrie domestique. A l'artisanat familial, il joignit ensuite le complément indispensable de quelques industries de paroisse et d'un artisanat spécialisé, pour les tâches dépassant les moyens du petit peuple, « afin que, sans sortir du bourg, toutes les choses nécessaires tant à la nourriture qu'au logement et vêtement de l'homme se trouvent à la portée de celui qui l'habite ».

Ainsi orientés dès le départ, servis d'ailleurs par leur tempérament, par les conditions géographiques et l'indifférence du pouvoir central, les habitants apprirent vite à se débrouiller seuls, par leur travail et leur ingéniosité. Les paroisses devinrent de petits états quasi indépendants, jaloux de leur autonomie, souffrant mal qu'on s'ingérât dans leurs affaires, même pour les améliorer!

Les habitants trouvaient chez eux, à portée de la main, tout ce que pouvaient réclamer leurs exigences matérielles encore fort modestes. La terre à bois leur fournissait les matériaux nécessaires à la construction des demeures, des étables, des hangars, ainsi qu'à la fabrication des instruments aratoires indispensables: charrues, herses, houes, pelles, fourches, vans, fléaux, métiers à tisser, rouets, dévidoirs, etc.; elle leur permettait aussi de façonner tous les meubles essentiels du foyer; chaises, tables, armoires, dressoirs, horloges, lits, berceaux, ainsi que les véhicules divers: charrettes, calèches, carrioles, traîneaux, berlines, raquettes, chaloupes ou canots, etc. . . . La pêche et la chasse procuraient des divertissements sportifs déjà fort goûtés à cette époque; surtout, elles enrichissaient les menus, particulièrement durant les temps chauds. Enfin, l'élevage et la culture, la cueillette des fruits sauvages et la fabrication du sucre d'érable, complétaient la gamme des mets et assuraient à la ménagère les produits nécessaires pour nourrir et vêtir la nombreuse famille.

« Quand le blé vient, écrit le Père Alexandre Dugré, on fait le pain de ménage; quand le bétail peut vivre, on se paie des laitages; on tisse la laine, on tanne le cuir, on sait tout confectionner soi-même. Tout pousse du sol et l'on transforme tout: le lin devient toile, devient

serviettes, draps, chemises; avec le chanvre on sait même tisser des cables; la paille devient chapeaux et tapis; le cuir devient bottes, souliers sauvages, mitaines, pièces de harnais, ressorts de calèches, genouillères, pentures de portes, fonçures de chaises... La femme prend la laine sur le dos du mouton et lui fait subir tous les stages jusqu'au dos du mari; les rouets et les métiers sont établis en permanence, et les pièces d'étoffe sont les brevets de capacité des ménagères. »

Bref, comme l'avait souhaité et prévu Jean Talon, les habitants trouvaient, « sans sortir du bourg, toutes les choses nécessaires tant à la nourriture qu'au logement et au vêtement. »

Convenablement pourvus quant au confort physique, ils jouissaient aussi très largement des joies et des consolations spirituelles. Leur foi très vive et leur sens chrétien de la vie leur faisaient apprécier, plus que tout autre avantage, le bonheur d'une organisation religieuse paroissiale dont le rayonnement compénétrait chacun des actes de leur existence. Les réunions fréquentes à l'église entretenaient chez eux un sentiment de cordialité fraternelle. Des liens de parenté attachaient d'ailleurs presque toutes les familles les unes aux autres. Aussi les relations mutuelles entretenaient une vie sociale suffisante à leurs besoins d'amusements et de détente. Tout était prétexte à des fêtes communes: repas, veillées de rang, baptêmes, mariages, anniversaires de naissance, fêtes de Noël et du Jour de l'an, jours gras, temps pascal, plantation du mai, Saint-Jean-Baptiste, fête patronale de la paroisse. Les corvées de construction, la grosse gerbe, le brayage du lin, le foulage de l'étoffe, l'épluchage du blé d'Inde, donnaient lieu aussi à des rassemblements fort joyeux et très animés. On ne s'ennuyait pas à la campagne autrefois!

En somme, rien ne manquait jadis dans les cadres fermés de la paroisse: la vie matérielle, la vie sociale et la vie religieuse offraient l'essentiel de ce qu'on pouvait désirer.

Nos pères étaient contents de leur sort et ne voulaient pas risquer de gâcher leur vie par des transformations imprudentes. Cette préoccupation les tenait en état de défense systématique

à l'endroit de ceux qui prônaient des changements, des innovations. D'instinct, ils repoussaient tout en bloc, le bon comme le mauvais. Leur rétivité peut nous sembler, dans bien des cas, injustifiable et exaspérante. C'est elle, pourtant, qui nous a le mieux défendus, à une époque où tant de menaces, le plus souvent enveloppées sous des apparences généreuses, planaient sur nous, cherchant des fissures par où pénétrer et nous entamer.

Sans calculer toujours la portée de leur attitude, par simple réaction atavique bien souvent, les descendants des Percherons têtus et des Normands roublards opposaient une résistance bâtée et sans nuances. Ils se défendaient un peu comme le porc-épic qui se hérisse en boule dès qu'une menace éveille sa défiance. Par leur stratégie défensive ils ont tenu en échec toutes les tentatives d'infiltration anglicisante. Serrés autour de leurs curés, de qui ils attendaient les mots d'ordre, nos paysans ont tenu bon jusqu'à la victoire complète.

Nous devons les considérer comme les mainteneurs les plus efficaces de notre intégrité catholique et française. On peut certes déplorer leur méfiance systématique. Cet attachement aveugle à toutes les traditions, indistinctement, a retardé, sur des points essentiels, le développement intellectuel et technique de la classe paysanne. Mais l'enjeu de cette résistance, parfois exagérée, valait bien quelques sacrifices temporaires!

Conquérant réel du sol, dompteur patient de la nature, gardien irréductible de nos caractéristiques essentielles, le paysan mérite la place d'honneur à toutes les époques de notre histoire. Aujourd'hui encore, il apparaît comme l'élément de fond sur lequel doit s'appuyer en dernier ressort l'économie de notre vie religieuse, nationale et politique. André Siegfried, le sociologue protestant français, qui a écrit tant d'ouvrages pénétrants sur la vie des peuples modernes, a consacré des pages saisissantes à l'habitant de chez nous dans son livre: *Le Canada, puissance internationale*: « La forteresse moderne est à la campagne, écrit-il, dans les paroisses rurales où le prêtre reste capable de grouper son monde autour de lui; là se maintient le vieux

type canadien, préservé de toute contamination extérieure . . . Le paysan canadien représente dans le nouveau monde quelque chose d'inattendu, de paradoxal; il est une tradition, un symbole de stabilité . . . Son programme d'existence, c'est de vivre sur la terre et de la terre, d'y élever sa famille, d'établir cette famille, puis, c'est tout, de passer la main. La simplicité de la chose est d'une grandeur biblique ».

* * *

Il n'était peut-être pas hors de propos d'ouvrir mon article par ce long préambule . . . même s'il a fallu lui donner presque l'allure d'une péroraison! Avant de montrer nos ancêtres terriens dans leur cadre naturel, avant de les voir agir, travailler, s'amuser, il convenait de les camper à leur vraie place dans l'histoire et de signaler au moins les traits dominants de leur action sur les destinées canadiennes.

Isaac Weld avait tenu à visiter le pays par terre et par eau. Nous avons cité quelques-unes de ses impressions fluviales. Voici maintenant ce qu'il pense du spectacle de la campagne observée d'une calèche:

« La route de Québec à Montréal est presque toujours le long du bord du fleuve, et passe au travers de ces charmants petites villes ou villages, qui forment de si jolis tableaux lorsqu'on les voit de la rivière; mais le spectacle dont jouit celui qui fait ce voyage par terre est plus imposant. Jusqu'à trente ou quarante milles de Québec, les points de vue sont de la plus grande beauté. L'immense fleuve Saint-Laurent, qui ressemble plutôt à un lac entouré de montagnes, paraît couler sous vos pieds; et en regardant du haut de ses bords escarpés, on aperçoit un nombre considérable de vaisseaux marchands, dont les plus grands ont l'air de bateaux-pêcheurs. Si l'on porte la vue sur la rive opposée, des montagnes élevées et presque à pic, bordées de forêts immenses, servent comme de clôture à un pays riche et fertile, couvert d'habitants occupés à faire leurs récoltes, et parsemé de

villages dont les maisons et les clochers, d'une blancheur éclatante, répandent sur tout le paysage un air de gaieté qui en augmente le charme ».

Dans toute la vallée du Saint-Laurent, les demeures se répètent selon un type qui varie très peu. Ces maisons, remarquables par la simplicité et la sobriété des lignes, n'ont d'ordinaire qu'un étage et se coiffent d'un pignon pointu recouvert de bardeaux. « Les maisons, dit Weld, sont presque toutes construites avec des troncs d'arbres équarris, et posés les uns sur les autres; mais elles sont bâties plus solidement, et avec plus de soin que dans les Etats-Unis. Les troncs d'arbres sont mieux façonnés et mieux joints ensemble. Au lieu d'être bruts et raboteux de toutes parts, comme chez les Américains, ils sont parfaitement unis et couverts d'une couche de blanc en dehors; et en dedans ils sont communément doublés de planches de sapin ».

Les habitants utilisent copieusement la chaux, plus économique et plus agréable pour l'oeil que la peinture. Ils en enduisent même les pignons de bardeaux.

Pour satisfaire notre légitime curiosité, voyons un peu comment se présentent les divisions et l'équipement intérieurs de ces habitations rurales. M. Gérard Filteau, dans son excellent ouvrage: *La Naissance d'une nation*, en donne une description détaillée qui s'applique parfaitement à l'époque 1800:

« L'intérieur de la maison est construit avec le même souci de l'économie et du confort. Il est lambrissé de planches de sapin, avec un plafond supporté par des poutres énormes, disproportionnées à la charge. Plusieurs maisons n'ont qu'une seule chambre, surtout chez les colons encore au début de leur exploitation. La plupart des habitants sont mieux logés, et leur maison comprend plusieurs pièces. La pièce d'entrée sert à la fois de cuisine, de salle de travail, de chambre du maître; aussi est-elle de bonnes dimensions et occupe-t-elle la moitié du rez-de-chaussée. L'oeil va d'abord à la cheminée, véritable monument de pierre, à l'ouverture béante, au foyer de pierres plates, avec la crémaillère, les chenets, la pelle à feu. De chaque côté, rangés

sur des tablettes ou suspendus à des fiches, les chaudrons, marmites, poêlons, le gril; sur la corniche, les fers à repasser, le fanal de fer blanc, des chandeliers de bois ou une lampe de fer qui brûle de l'huile de loup-marin. Un buffet ou un dressoir porte la vaisselle, plats et assiettes de grès, de faïence, de terre cuite, d'étain ou même de bois, suivant la fortune de l'occupant. Dans un coin s'élève le métier à tisser, véritable charpente qui monte jusqu'au plafond. Dans l'autre angle, lui faisant pendant, s'élève un autre monument, le lit des parents avec son baldaquin. Il est parfois installé dans la chambre voisine. Dans beaucoup de maisons on chauffe au moyen d'un poêle monté au centre de la pièce. Ces poêles, presque tous sortis des forges du Saint-Maurice, mesurent deux pieds et demi de longueur, un pied et demi de largeur et autant de hauteur. D'autres poêles sont simplement de briques ou de pierres recouvertes d'une plaque de fer. Un tapis de fabrication domestique, ou une catalogne gaiement colorée, couvre souvent le plancher. Des tentures d'indienne aux couleurs vives égaiant les fenêtres. Le reste du mobilier est très simple: une table, des chaises à fond de paille, la huche, le rouet, des coffres, et, près de la porte, le banc des seaux.

« A côté de cette pièce principale, se trouvent les chambres avec leurs lits et leurs berceaux. Tout le mobilier est l'oeuvre de l'habitant qui est souvent un assez habile homme, obtenant de bons résultats avec des matériaux communs et des outils défectueux et peu variés ».

Autour de la maison se groupent les dépendances: le four, le hangar, la remise, la grange-étable. Ces bâtisses sont basses, finies assez grossièrement et couvertes d'un toit en pignon, revêtu de bardeaux, ou coiffé d'un moelleux chapeau de chaume. Ces constructions sont disposées selon une symétrie assez fantaisiste. Car le paysan québécois n'abuse pas de l'alignement rigide. Il aime le laisser-aller, le négligé, les allures bon garçon. Aussi sa ferme n'offre pas un modèle d'ordre. Les herbes envahissent tout; les clôtures instables, qui zigzaguent et tangent, disparaissent presque sous les branchages qui poussent librement; tout traîne dans les champs ou autour de la mai-

son. Un rapide examen suffit à fixer l'observateur même le mieux disposé.

Frugal, peu exigeant, sans ambition exagérée, le terrien ne s'attachait pas trop aux détails. Sans être paresseux, il prenait la vie en douceur, évitait de s'astreindre à des besognes trop réglées, préférait flâner, fumer, jaser dans les temps libres, plutôt que de se casser la tête à chercher des moyens d'accroître ses revenus et d'améliorer son bien. Il est vrai que les temps libres n'abondaient pas, surtout l'été. Avec les instruments primitifs de l'époque, les travaux n'allaient pas très vite; ils occupaient toute la maisonnée, de la barre du jour à la grosse noirceur. Dans les quelques loisirs qui s'offraient, il restait toujours quelque besogne: réparation d'attelage, affutage d'outils, construction de petits meubles, etc . . .

Toutefois, malgré les atténuations et les excuses possibles, il paraît difficile de défendre complètement les ruraux de 1800 des accusations d'insouciance et de routine portées unanimement contre eux. Bouchette, pour sa part, émet ce jugement: « Comme il ignore toute autre mode, le paysan continue à cultiver son champ suivant les mêmes règles que ses ancêtres ont suivies pendant plusieurs générations, et qu'une longue habitude, fortifiée d'une vaine partialité, paraît lui faire chérir. Connaissant la bonté naturelle de son terrain, il y met la plus grande confiance et se contente de recueillir une récolte égale à celle de l'année précédente, sans aucun désir apparent d'accroître ses richesses en adoptant de nouveaux moyens »

On demandait inlassablement au sol, sans jamais le payer de retour; jusque vers 1800, on jetait même le fumier à la rivière au lieu de l'employer à enrichir la terre épuisée. C'est tout juste si on laissait un peu de détente aux champs, d'une récolte à l'autre. Bouchette dénonce aussi les procédés trop superficiels de labour: on se contentait de briser avec la charrue une mince croûte de terrain. Le résultat de cette incurie se traduisait par une perte rapide de rendement; en moins de 20 ans la production d'une bonne terre baissait de moi-

tié. Alors qu'une terre neuve donnait de 15 à 20 minots pour un, une vieille terre payait à peine 8 à 10.

Dans le Haut-Canada, le gouverneur Simcoe avait bataillé ferme pour l'établissement d'une exploitation agricole intensive, afin de briser, par le commerce des blés et des produits de la terre, le monopole abusif que les traitants de fourrures avaient introduit dans presque tous les domaines de la vie économique. Le Bas-Canada n'entendait pas rester en arrière, d'autant que les marchés anglais laissaient espérer des profits alléchants. En 1789, une Société d'Agriculture naquit à Québec. L'évêque, les chefs politiques, les principaux dirigeants du groupe français, assistaient à la première réunion tenue le 6 avril. Le bouillant et audacieux Henry Caldwell paraît avoir été le principal animateur de cette société, destinée à couvrir toute la province. On se proposait d'étudier les méthodes modernes de culture et d'élevage, de provoquer les améliorations les plus urgentes, d'encourager activement la culture du blé, du lin, du chanvre, en distribuant des grains de semence et en instituant des concours annuels dotés de prix considérables. Cette louable initiative donna sans doute des résultats tangibles, surtout dans les paroisses situées près des villes et des ports d'exportation. Mais elle ne réussit pas à secouer l'inertie de la masse. Nous l'avons dit, les paysans étaient durs à la détente; on ne les arrachait pas facilement à leurs coutumes séculaires.

Pour l'exploitation de sa ferme, le cultivateur normal disposait d'un *roulant* rudimentaire. Un mémoire de 1793 donne les spécifications suivantes: « Il faut à un nouveau cultivateur d'abord du courage, des houes, des haches, une charrue garnie de 36 à 40 livres (\$7. à \$8.), une herse de 30 à 40 sous, à dents de bois. Une herse à dents de fer coûtera de 30 à 40 livres (\$6. à \$8.); une paire de boeufs de charroi, de 3 à 4 ans, coûtera de 140 à 180 livres (environ une trentaine de piastres); une paire de chevaux de travail coûtera de 200 à 300 livres (\$40. à \$60.). Un cheval de travail à la campagne consomme 300 bottes de foin et 25 minots d'avoine. Un boeuf peut hiverner avec 40 bottes de paille et 50 bottes de foin. »

Les habitants élevaient peu de bêtes à cornes, juste ce qu'il fallait pour la consommation familiale de lait et de viande. Dans la paroisse de Boucherville, la moyenne était, en 1811, de 2 chevaux et de 3 vaches par famille. Les paysans raffolaient des chevaux; c'était leur point faible. George Heriot écrit en 1807: « Leur aversion naturelle pour le travail, leur penchant à prendre leurs aises, leur tendance à la vanité, les poussent à élever plus de chevaux que de bêtes à cornes. »

Le boeuf, pourtant, constituait la bête de travail parfaite: « Vrai cheval du colon, affirme avec humour le Père Alexandre Dugré, il mange des feuilles et de la paille, et puis on le mange! Mais, on préfère les beaux chevaux, qui ne rapportent rien, qui ruinent leur homme, mais qui courent fort. L'automobile joue le même rôle! »

Malgré son indolence et ses quelques extravagances, — rhum et chevaux —, l'habitant canadien de 1800 vit en somme dans des conditions de confort raisonnable. Ceux qui vont au marché retirent un peu d'argent sonnant et les pièces de monnaie une fois entrées ne sortent pas facilement. Les vendeurs ambulants, ou les marchands de villages, n'ont pas beaucoup de succès auprès de cette clientèle, à moins qu'ils acceptent d'être payés en effets! Ce que les habitants appellent les « marchandises achetées », par opposition aux objets de fabrication domestique, demeure encore, en 1800, un luxe que bien peu de familles se permettent.

Aussi le rapport envoyé aux émigrants français, en 1793, n'exagérait pas lorsqu'il affirmait: « Les habitants près des villes, pour peu qu'ils soient industriels et sobres, sont aisés, quelques-uns même ont des propriétés dans la ville. En général, si l'homme est industriel et laborieux, entend l'agriculture et ait soin de sa terre et du dehors de sa maison, surtout qu'il ne soit pas adonné à la boisson, et que sa femme, de son côté, soit industrielle et assidue, comme aussi laborieuse, qu'elle s'entende à élever des petits animaux, je puis prévoir qu'ils seront bientôt les heureux du pays; j'en vois tant d'exemples que je ne puis que me livrer à l'évidence. »

Les heureux du pays, les habitants l'étaient déjà, et, ce qui est mieux, ils s'en rendaient compte. Ils prenaient la vie du bon côté et ne la gâtaient pas en broyant du noir et en critiquant leur sort. « Le contentement d'esprit et la douceur semblent être les traits dominants de leur caractère », signale George Heriot, après bien d'autres. Quand les choses vont réellement mal, le Canadien « se console et se délasse en fumant, en riant et en chantant ». S'il se plaint, il n'y met aucune amertume, il le fait en blaguant, comme ce postillon dont les réparties amusaient le philosophe Joseph Sansom. A une question du voyageur américain sur la situation canadienne, le brave homme répondit: « Monsieur, le Canada est un pays charmant pour la misère. Les hommes comme les chevaux sont obligés de donner plus que leur mesure ici ! » C'est le même cocher qui soulignait, d'un trait typique, la différence entre les tempéraments anglais et français: « Les Anglais sont passables, mais ils ne sont pas polis comme les Français et ils se mettent souvent en colère sans savoir pourquoi ».

Tous les voyageurs sont unanimes à exprimer leur très grande surprise devant l'aisance de manières et la courtoisie sans affectation des paysans du Québec. L'Anglais Lambert, devant deux paysans qui, la tuque à la main, se saluaient dans une rue de village avec des révérences dignes de la cour, fait un rapprochement mental avec les paysans de son pays et il s'étonne du contraste. Il note, ailleurs, dans son récit de voyage: « Les manières des habitants sont aisées et aimables. Ils traitent les supérieurs avec une déférence polie qui n'est pas de l'obséquiosité; avec les inférieurs, les serviteurs, les pauvres, ils restent toujours doux et avenants. Leur port, leur démarche, leurs façons de s'aborder, sont d'une exceptionnelle distinction, sans rien d'affecté. Ils ont l'air de gens formés à la ville. Je ne connais rien d'équivalent chez aucune paysannerie du monde ». A son tour, George Heriot déclare: « Leur façon de s'adresser aux étrangers est plus polie et plus aisée que celle de tout autre paysan de l'univers ».

Un autre aspect de notre tempérament sur lequel tous les observateurs s'accordent, c'est la vanité, l'esprit de vantardise. Voici,

pour le prouver, un commentaire de Weld dont j'ai retrouvé l'équivalent dans au moins une dizaine d'ouvrages divers: « Le Canadien est, de toute la terre, l'homme le plus enclin à la vanité. C'est elle qui soutient son courage. Il triomphe lorsque à son retour il raconte à ses amis ou à ses parents l'histoire de ses voyages, et les dangers qu'il a courus sont les seuls trophées dont il aime à se parer. » Les tours de force, les bravades, les joutes de boxe à poings nus pour déterminer les « coqs de village » ou les « boulés », sont les manifestations principales de ce travers, hérité surtout des Normands aventureux et bravaches. La vanité canadienne se porte aussi sur les chevaux. Posséder un cheval capable de « repasser » tous les autres, est un titre de gloire qui fait bien des jaloux!

A cet égard, le même voyageur Weld donne une recette infailible aux gens pressés: « Une légère gratification suffit parfois, mais en général il est beaucoup plus sûr d'intéresser leur vanité; alors on les fait aller le train que l'on veut. Si on loue leur adresse à conduire une voiture; si on vante l'excellence des chevaux canadiens, c'en est assez pour leur faire doubler le pas; mais si l'on veut leur faire prendre le galop, l'on n'a qu'à observer à son compagnon, de manière à être entendu par les postillons, que les calèches du Canada sont les voitures du monde les plus détestables, que les chevaux sont si mauvais qu'il y aurait un danger extrême pour eux et les voyageurs à les faire courir au galop, comme dans les autres pays. (. . .) Alors leur amour-propre est piqué au vif, leur tête s'échauffe, leur colère s'allume et les coups de fouet répétés dont ils accablent leurs chevaux jusqu'à ce qu'ils arrivent au terme de la course, n'annoncent que trop le succès du stratagème ».

On s'est servi de notre principal défaut pour bien d'autres fins moins innocentes que celle dont nous parle ici Isaac Weld. La vanité, exploitée habilement par nos ennemis, exaltée maladroitement par une certaine forme trop poussée du saint-jean-baptisme ronflant, nous a joué bien des tours et nous a tenus dans une béatitude satisfaite et inactive alors qu'il aurait fallu voir clair, jouer des coudes, nous amé-

liorer, prendre et défendre notre rang à coup de travail et d'énergie constructive. La vanité canadienne n'est pas morte; elle s'est même généralisée et c'est elle qui pourrait nous tuer . . . si nous avons la vie moins dure.

* * *

Les ruraux de 1800 n'avaient pas beaucoup l'occasion de manifester leur coquetterie dans les détails de costume, de toilette ou d'ameublement. Les articles de fabrication domestique avaient plus de solidité que d'élégance; tout de même, on trouvait moyen de relever les tons neutres de l'étoffe du pays par divers ornements: la somptueuse ceinture fléchée, la tuque de laine, « ordinairement bleue à Montréal, rouge à Québec, et blanche aux Trois-Rivières », des noeuds ou des pompons de laine colorée, des rubans de couleurs, etc . . . Les femmes portaient des mantelets, des coiffes, des mouchoirs de col, parfois brodés et enrubannés; elles soignaient leurs coiffures et leurs cheveux; pour atténuer les ravages du vent et du soleil sur le teint, elles recouraient parfois au jus de betterave, colorant naturel qui avait l'avantage de ne rien coûter. Les choses ont bien changé, paraît-il . . .

On aura une idée convenable des vêtements paysans par cet extrait d'un acte de donation dans lequel les parents spécifient les articles qui devront leur être fournis: « Et quant à l'entretien, une jupe d'étoffe du pays et un mantelet de même tous les ans; une paire de souliers français à femme tous les ans; un habillement à femme pour les dimanches, tous les trois ans; un capot de couverture ou d'étoffe du pays tous les ans; un bonnet drapé tous les deux ans; une paire de culottes d'étoffe du pays tous les ans; une paire de bas de laine tous les ans; deux paires de souliers tannés tous les ans; un mouchoir de coton par an; trois chemises de toile du pays tous les ans; douze livres de tabac à fumer tous les ans ». Même vers le milieu du XIXe siècle, les choses auront bien peu évolué. Jugeons-en par cet autre extrait d'un acte de donation:

« Et pour l'entretien du dit donateur, un habillement complet d'étoffe du pays, deux chemises de toile tous les ans; une chemise de coton tous les deux ans; une paire de culotte de toile tous les ans; deux paires de souliers dont une de boeuf, l'autre de cuir mou, tous les ans; un mouchoir de poche tous les ans; un mouchoir (de cou) tous les deux ans; un chapeau commun tous les ans; un bonnet de laine tous les ans; douze livres de tabac à fumer tous les ans; une cloque d'étoffe du pays tous les cinq ans; une paire de mitaines et six pipes tous les ans. » — Et, pour la donatrice: « Six livres de tabac en poudre tous les ans, une tabatière tous les deux ans; une jupe et mantelet d'étoffe tous les ans; un mantelet d'indienne tous les deux ans; deux chemises de toile tous les ans; une paire de souliers de boeuf tous les ans; une paire de souliers d'escarpin tous les deux ans; une paire de bas de coton tous les deux ans; un mouchoir de poche, un mouchoir de col tous les ans; deux calignes et une coiffe tous les deux ans; une grosse tête tous les cinq ans; un chapeau de paille par année; deux livres de savon par année . . . De tout ce que dessus les parties contentes et satisfaites »

Les mêmes actes notariés, savoureux et évocateurs, nous permettent aussi de découvrir ce qui constituait l'essentiel de l'alimentation paysanne. En 1786, deux vieux *donnés* réclament: « La quantité de vingt-quatre minots de bled froment converti en farine et rendu dans leur grenier; cent cinquante livres de lard, un demi-minot de sel; une demi-livre de poivre; une vache à lait, qu'il remplacera toutes les fois et quantes elle mourra, et laquelle hivernera et hébergera avec les siennes; quinze cordes de bois rendues à la porte, un minot de pois ».

De la farine, du lard, des pois, des fruits sauvages, des légumes cultivés dans le jardinet que se réservaient souvent les vieux, il y avait là tout ce qu'il fallait pour la table de deux bons vieillards retirés. Vers 1833, les exigences sont à peine plus fortes, mais, note le Père Dugré, qui commente ces textes, « on parle maintenant de lard marchand, de beurre, de pois cuisans, de thé, de sucre du pays, de

patates; trois cents d'oignon, cinquante pommes de choux, trois gallons de rhum et trois de vin rouge; douze douzaines d'oeufs, vingt-huit livres de morue verte, et ce par quartier d'année de ce jour; de plus, huit livres de chandelle . . . »

Il ne faudrait pas tout de même exagérer à l'extrême la réputation de frugalité de nos pères. Ils savaient se contenter de peu, quand il le fallait, mais cela ne veut pas dire qu'ils demeuraient indifférents aux plaisirs de la table. Bien au contraire! L'été, ils peinaient dur et devaient souvent se contenter de crêpes, de soupe aux pois, de lard salé. Les frigidaires n'existaient pas encore et la viande fraîche ne se conservait pas longtemps durant les chaleurs. Les pièces de gibier et le lard salé mis à part, les habitants mangeaient peu de viande en été. Mais ils se reprenaient durant l'hiver. Comme les allocations de chômage n'étaient pas encore créées, on passait six mois à s'organiser en vue de la saison morte. L'objectif principal était l'accumulation des provisions dans les caveaux et les greniers. Les froids venus, on faisait les boucheries: « Il n'est pas d'habitant qui, ayant femme et deux ou trois enfants, ne tue l'hiver un boeuf, ou une vache, deux cochons, des moutons, des poulets, des oies, des dindes, sans compter le gibier et le poisson qu'ils prennent en quantité tout l'hiver ». La viande gelée gardait sa saveur jusqu'aux temps doux du printemps et on en profitait pour se payer de plantureux repas.

Notre hiver canadien effraie à distance tous les étrangers. Weld, avec bien d'autres visiteurs, rectifie très vite ces impressions: « Lorsqu'on a passé un hiver dans ce pays, on commence à ne plus tant redouter la rigueur de cette saison; et quant aux Canadiens, ils la préfèrent à toutes les autres. C'est pour eux le temps du repos et des plaisirs. Dès que les neiges sont tombées et qu'un froid clair et piquant a succédé aux brouillards épais et humides, toutes les affaires et tous les travaux sont mis de côté, chacun ne songe qu'au plaisir. Les festins, les visites, les assemblées, les parties de musique, de danse, de jeu, emploient tout le temps et fixent l'attention du riche comme du

pauvre, des jeunes comme des vieux, en un mot des habitants de tout état, de tout âge, de tout sexe ».

Les routes blanches, ouatées par la neige, s'emplissent des cris, des chants et du bruit clair des grelots. On se visite de partout, les distances ne comptent plus, et le froid, combattu par les robes de cariole en peau de buffle et par les rasades de rhum, apparaît plutôt comme un stimulant. Aussi les réunions de parents ou d'amis sont-elles particulièrement nombreuses. On comptera parfois 50 ou 100 convives autour des tables chargées d'un invraisemblable quantité de mets: pâtés à la viande de dinde ou de porc; pièces monumentales de lard, de bœuf et de mouton; immenses terrinées de soupe et de lait caillé; en plus, du poisson, de la volaille, des gâteaux, des tartes, des confitures . . . Et le rhum s'avale à pleines chopines. Au milieu d'une joie bruyante, les convives dévorent et boivent; la musique des assiettes et des couteaux s'arrête tout juste pour laisser aux violons la chance d'entrer en branle et de lancer tous les convives dans des rondes endiablées.

Ces agapes fraternelles se succédaient tout l'hiver. Les Canadiens ont bien mérité leur réputation de peuple joyeux et sociable!

Mais, là encore, n'exagérons pas et gardons-nous de les représenter sous des couleurs trop parfaites. Car, contradiction étrange, jamais peuple n'a aimé autant que nos pères les procès et les chicanes judiciaires. Les Juges de la cour des plaidoyers communs allaient, deux fois l'année, tenir tribunal dans les principales paroisses échelonnées le long du fleuve, et ces visites n'étaient pas vaines! Tout était prétexte à procès: bornages de terre, interprétation d'héritages, droits de passage sur des lots, chicanes de voisins, chansons malicieuses, déplacement indu des poteaux d'attaches devant l'église, passe-droit dans la distribution du pain bénit, suppression du tinton avant la grand'messe, choix d'emplacement pour l'église . . . Joseph-Edmond Roy souligne ce grave travers de nos gens, dans son ouvrage remarquable: *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*: « Car il ne faut pas se cacher que nos ancêtres avaient l'esprit processif et que les gens

de robe savaient exploiter cette manie déplorable. Il ne servirait de rien de vouloir représenter nos campagnes comme autant d'Arcadies heureuses où l'on ne rencontrait que des bergers jouant du chalu-meau sous des ormes touffus. La campagne a aussi ses ambitions, ses travers et ses ridicules, comme la ville, si ce n'est que les affections et les désirs portent sur de plus simples choses. Et quand l'écrivain voudrait le cacher, les archives sont là, remplies de mille chicanes oiseuses et de procès à n'en plus finir, comme une preuve irréfutable ».

Dans bien des cas, les défauts ou les travers sont l'exagération, — la rançon en quelque sorte, — de qualités fortement accusées. L'esprit processif des Canadiens s'explique assez mal autrement, puisque, de nature, nos gens étaient — et sont demeurés — les hommes les plus sociables et les plus aimables du monde! Ce sont des étrangers qui l'ont dit! — Leur tendance à la chicane provient sans doute de leur culte pointilleux de la justice. Dès qu'ils croyaient découvrir quelque part un passe-droit, des manoeuvres louches, un empiètement quelconque, ils s'indignaient et aucun argument ne pouvait alors les arrêter. Pour un enjeu de quelques pouces de terrain, ils étaient prêts à se ruiner: « Je mangerai mon bien, s'il le faut, mais il ne l'emportera pas! Il n'a pas droit à cette pointe de terre! »

Cet amour de la justice absolue, même s'il manquait parfois de mesure dans ses applications concrètes, revêt une réelle noblesse. Il est peut-être le trait qui révèle le mieux les aspects chevaleresques du tempérament de nos pères. Ils avaient beaucoup plus que nous, hélas, le respect scrupuleux de la vérité et de la justice. La parole donnée prenait pour eux la valeur d'un engagement inviolable. Il fallait voir avec quelle noblesse de grand style ils redressaient le torse pour déclarer: « J'ai donné ma parole, je vais la tenir ». Pour eux, ils classaient les hommes en deux catégories: « Un tel, c'est franc comme l'épée du roi ». « Chose, y a pas de fiata à avoir à ça! » C'était bref et définitif! Si nous essayions de retourner à cette échelle de mesurage la société s'en trouverait peut-être mieux!

Comme conclusion de ce pèlerinage, essayons de replacer à leur rang véritable, dans notre estime, les hommes et les travaux des champs. Malgré beaucoup de belles tirades à la gloire des rois de la terre, nous gardons au fond de l'âme un peu de pitié, sinon de dédain, pour les ruraux manieurs de terre et de fumier. Leurs habits, leurs manières, leur démarche, nous frappent plus fortement que leur qualité d'âme. Nos hommages se teintent toujours d'un peu de condescendance et prennent un petit ton protecteur qui les rend plus blessants qu'agréables. Pourtant, de quelque côté que nous tournions nos regards, quelle que soit la période d'histoire sur laquelle nous nous penchons, toujours la même vérité s'impose à notre esprit : la grandeur réelle, la force, la dignité, l'équilibre, la durée, c'est la terre et ses ouvriers qui nous les dispensent avec le plus de largesse !

Méditons, pour finir, cette page d'une rayonnante sagesse que nous empruntons à Henri Pourrat :

« La terre, voilà l'élément de l'homme ; et l'aménagement de la terre en terroir, voilà la besogne première. Lorsqu'ils ont acquis des pouvoirs, les mortels peuvent bien passer à des exercices moins innocents : fabriquer des porte-mine perfectionnés, des romans policiers, des autos aérodynamiques. C'est plus prestigieux, avec ce je ne sais quoi de dérisoire qui s'attache à tous les prestiges humains. S'occuper de la terre reste une plus grande chose.

« L'homme aura toujours affaire à l'hiver et à l'été, à la pluie et au soleil, affaire à la glèbe et à l'eau, à l'herbe, à l'arbre, au blé, à la vigne. Cela, c'est le solide. C'est le simple et l'éternel. Dans les plus amples catastrophes, on pourra toujours repartir de cela. Après les crises, les guerres, les révolutions, dans l'écroulement retentissant des civilisations, on retrouvera les grandes choses silencieuses : la terre qui tourne sans bruit, le trèfle, le seigle, le chêne, menant humblement et puissamment leur vie réglée selon le juste temps des saisons ».

Abb. Gabriel Lasser